

5
il répare à l'instant, par un mot gracieux et poétique, ses froideurs apparentes ou réelles, il les recouvre d'un sourire. Cette aimable et joueuse enfant lui remet en pensée le temps où il était meilleur, plus vraiment heureux, où il n'avait pas encore détourné et en partie sacrifié à la contemplation et à la réflexion du dehors son âme primitive, intérieure et plus délicate. Il reconnaît qu'il lui doit un rajeunissement d'esprit et un retour à la vie spirituelle. Il lui renvoie souvent ses propres pensées à elle, revêtues du rythme; il les fixe en sonnet: « Adieu, ma charmante enfant, lui dit-il, écris-moi bientôt, afin que j'aie bientôt quelque chose à traduire. » Elle lui fournit des thèmes de poésie: il les brode, il les exécute. Oserons-nous dire qu'il nous semble souvent que la fleur naturelle est devenue par-là une fleur artificielle plus brillante, plus polie, mais aussi plus glacée, et qu'elle a perdu de son parfum? Il paraît, au reste, reconnaître lui-même cette supériorité d'une nature riche et capricieuse, qui se produit chaque fois sous une forme toujours surprenante, toujours nouvelle: « Tu es ravissante, ma jeune danseuse, lui dit-il; à chaque mouvement, tu nous jettes à l'improviste une couronne. »

C'est qu'aussi elle le comprend si bien, elle sait si bien l'admirer! On extrait de ces Lettres de Bettina non-seulement un Goethe idéal, mais un Goethe réel, vivant, beau encore et superbe sous les traits de la première vieillesse, souriant sous son front paisible, « avec ses grands yeux noirs un peu ouverts, et tout remplis d'amabilité quand ils la regardent. » Elle sent si bien en lui la dignité qui vient de la grandeur de l'esprit: « Quand je te vis pour la première fois, ce qui me parut remarquable en toi et m'inspira tout à la fois une vénération profonde et un amour décidé, c'est que toute ta personne exprime ce que le roi David dit de l'homme: *Chacun doit être le roi de soi-même.* » Et cette dignité chez Goethe, dans le talent comme dans la personne, se marie très bien avec les grâces, non pas avec les grâces tendres ou naïves, mais avec les grâces sévères et un peu réfléchies: « Ami, lui dit-elle encore avec passion, je pourrais être jalouse des Grâces; elles sont femmes, et elles te précèdent sans cesse; où tu parais, paraît avec toi la sainte Harmonie. » Elle le comprend sous les différentes formes qu'a revêtues son talent, sous la forme passagère et orageuse de Werther, comme sous la figure plus calme et supérieure qui a triomphé: « Torrent superbe, oh! comme alors tu traversais bruyamment les régions de la jeunesse, et comme tu coules maintenant, fleuve tranquille, à travers les prairies! » Avec quel dédain un peu jaloux elle s'en prend à Mme de Staël, qui s'attendait d'abord à trouver dans Goethe un second Werther, et qui était toute désappointée et au regret de l'avoir trouvé si différent, comme si elle l'en avait jugé moindre: « Mme de Staël s'est trompée deux fois, disait Bettina, la première dans son attente, la seconde dans son jugement. »

Cependant cette jeune fille si vive, ce lutin mobile qui a en lui je ne sais quoi de l'esprit éthéré de Mab ou de Titania, a aussi, comme *Mignon* de *Wilhelm Meister*, du sang italien dans les veines. Bettina a beau se faire allemande autant que possible, elle ne peut se contenter tout à fait de cette vénération esthétique et idéale qui ne suffit pas à la nature. Il y a des moments où, sans bien s'en rendre compte, elle désire plus; elle voudrait passer tout un printemps avec son auguste ami. Elle voudrait se donner tout entière en esprit, mais qu'on se donnât aussi en retour. « Peut-on recevoir un présent sans se donner, soi aussi, en présent? remarque-t-elle très bien. Ce qui ne se donne pas tout entier.

et pour toujours, peut-on l'appeler un don? » Or Goethe se montre, mais il ne se donne pas. Il lui écrit des lettres courtes, et quelquefois par un secrétaire; elle s'irrite alors, elle boude. Elle demande peu, mais que ce peu soit au moins tout entier de lui: « Tu m'as dans mes lettres, dit-elle, mais moi t'ai-je dans les tiennes? » Depuis la mort de la mère de Goethe, Bettina a plus de sujet de se plaindre; car cette bonne mère connaissait son fils et expliquait à la jeune fille comme quoi l'émotion du poète se retrouvait dans ces quelques lignes légèrement tracées, et qui eussent paru peu de chose venant d'un autre: « Moi, je connais bien Wolfgang (Goethe), disait-elle; il a écrit ceci le cœur plein d'émotion. » Mais depuis que Bettina n'a plus cette clairvoyante interprète pour la rassurer, il lui arrive de douter quelquefois. Au reste, la douleur n'a pas le temps de se glisser à travers toutes ces explosions de fantaisie et ces fusées brillantes, et l'on se prend, en la lisant, à répéter avec Goethe lui-même que ce sont là d'aimables illusions: « Car qui pourrait raisonnablement croire à tant d'amour? Il vaut mieux accepter tout cela comme un rêve. »

Si Goethe était réellement amoureux, remarquez bien qu'il aurait souvent de quoi être jaloux de Bettina; car elle se prend en courant à bien des choses et à bien des gens. Je laisse là les beaux hussards français, les jeunes artistes de Munich, à qui elle prêche l'art, l'art sensible, italien, et non vaporeux; mais les grands rivaux de Goethe dans cette jeune âme enthousiaste, c'est le héros tyrolien Hofer, c'est le grand compositeur Beethoven. Hofer, le héros de l'insurrection du Tyrol, est la première infidélité de Bettina. Au printemps de 1809, lorsque la guerre de toutes parts se renflamme, et que les combats de géans vont se livrer, Bettina ne saurait être indifférente; le son du clairon ne la laisse plus dormir. De Munich où elle est alors, elle suit du regard, avec une anxiété sans pareille, toutes les phases de cette sainte et patriotique levée des Tyroliens, se sacrifiant à leur empereur qui les abandonne, et qui finit par les livrer. Au lieu de ces fantaisies habituelles où elle se jouait comme l'abeille ou le papillon, Goethe est tout étonné de recevoir d'elle des lettres ardentes, où elle lui dit: « O Goethe! que ne puis-je aller en Tyrol, et y arriver à temps pour mourir de la mort des héros! » La prise et la mort d'Hofer, qu'on laisse fusiller, lui arrachent des paroles de douleur et de haute énergie morale. Les réponses de Goethe à ces lettres héroïques sont curieuses. Il composait, durant ce temps-là, durant les jours de Wagram, son froid roman des *Affinités électives*, afin de détourner sa pensée des malheurs du temps. Le cri ardent de Bettina tire de lui cette réflexion paisible: « En mettant ta dernière lettre avec les autres, je trouve qu'elle clôt une intéressante époque (1807-1810). Tu m'as conduit, à travers un charmant labyrinthe d'opinions philosophiques, historiques et musicales, au temple de Mars, et dans tout et toujours tu conserves ta saine énergie.... » Voilà bien le naturaliste-contemplateur qui apprécie et réfléchit les impressions d'alentour, mais ne les partage pas. Il la félicite de son énergie, il y applaudit, mais il s'en passe. Du point de vue où il s'est placé, il ne voit dans ces scènes où des masses d'hommes se sont sacrifiées pour de grandes causes, que des transformations capricieuses de la vie. Dans le sang répandu des héros tyroliens, il n'a vu encore qu'un parfum de poésie: « Tu as raison, écrivait-il à Bettina, de dire que le sang des héros répandu sur la terre renaît dans chaque fleur. » Encore un coup, l'héroïsme n'est pas le côté supérieur de Goethe.